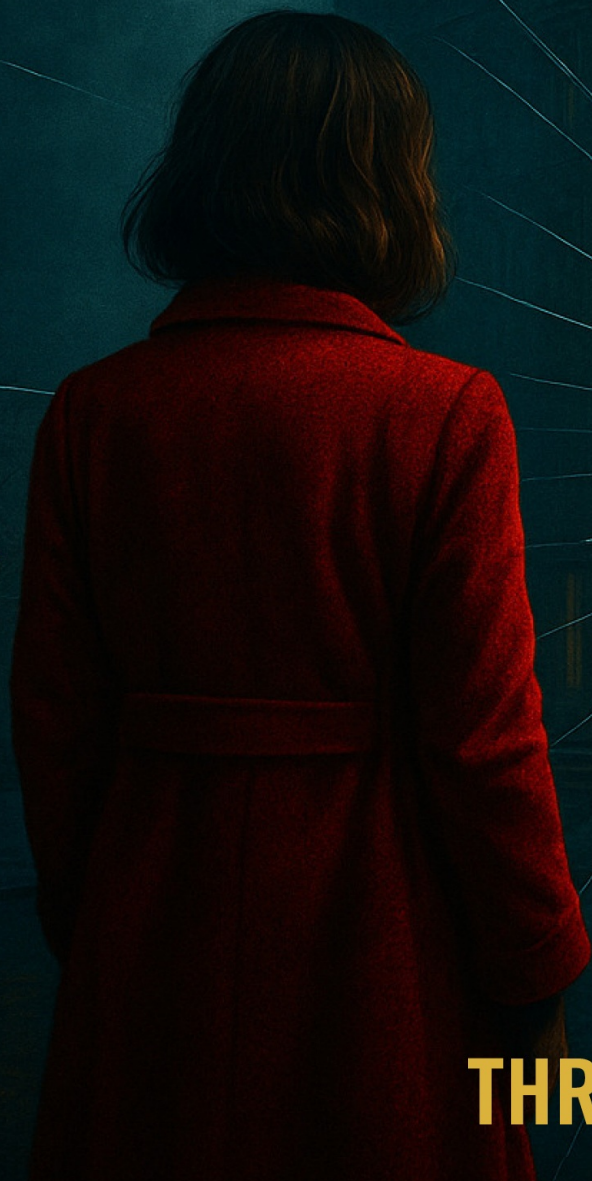


PASCAL NAUD

**LA MAISON DU
DIAMANT BLEU**



THRILLER

Pascal Naud

La Maison du diamant bleu

© Pascal Naud, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-9473-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1 – L'arrivée

Le portail grince comme une gorge malade quand je le pousse. Un son long, métallique, qui s'étire dans l'air humide et va mourir quelque part entre les pins, au bord de la propriété. Le chemin est boueux, lourd de pluie récente. Mes chaussures s'y enfoncent d'un bon centimètre à chaque pas, et je dois tirer ma valise comme on traîne un animal rétif. L'odeur de terre mouillée me monte à la tête, mêlée à celle, plus acide, des feuilles en décomposition.

Je m'appelle Camille. Vingt-sept ans, un sac à dos délavé, un diplôme qui ne me sert plus à grand-chose et une lettre d'embauche pliée dans la poche intérieure de mon manteau. Ce que j'ai appris, ce sont des gestes simples : faire bouillir de l'eau, ôter une tache de vin, calmer un enfant qui pleure en lui montrant comment respirer dans le creux des mains. On me paie maintenant pour ça. C'est bien. C'est suffisant.

La maison se dresse au bout de l'allée, plus haute que je ne l'avais imaginée. De la pierre sombre, mangée de lierre, des lucarnes sous le toit d'ardoises, et ces deux cheminées qui découpent le ciel, pareilles à des mèches prêtes à s'embraser. Les volets du rez-de-chaussée sont tirés, sauf un, entrouvert comme un œil qu'on aurait oublié de fermer.

Je m'arrête au pied des marches. Il y a, sur la première marche, une tache plus claire, ovale, comme la marque d'un genou. Je ne sais pas pourquoi je la remarque. Peut-être parce que tout le reste est trop sombre. Peut-être parce que ma mémoire accroche toujours aux détails qui ne servent à rien.

Je respire. J'essuie le plat de mes mains sur mon manteau. Je monte. La cloche a ce timbre grave des vieilles maisons qui se sont trop tues, un bourdon sourd qui résonne dans mes os.

Rien ne bouge d'abord. Alors seulement, j'entends venir des pas derrière la porte, un glissement hésitant, une pause, puis le cliquetis d'une chaîne qu'on décroche. La porte pivote lentement sur ses gonds, et un homme apparaît dans l'encadrement.

Il est plus grand que je ne pensais. Sec, noueux, comme si ses muscles s'étaient tendus et n'avaient plus jamais su se détendre. La quarantaine bien

entamée. Des cheveux châtons coupés court, un front barré d'une ride oblique qui lui donne l'air de réfléchir même quand il se tait. Ses yeux sont gris, d'un gris clair presque bleu, mais sans lumière.

— Camille ?

Je hoche la tête. Ma voix accroche au premier mot, je la racle :

— Monsieur Julia ?

Il acquiesce, s'écarte, me laisse entrer. Il y a dans sa façon de s'effacer une politesse sans chaleur, un geste appris qui n'ajoute rien de mou au corps raide.

Je franchis le seuil avec ma valise. L'odeur me frappe aussitôt : la cire d'abeille polie sur les meubles, le bois ancien, un soupçon de renfermé et, plus loin, un parfum de thé noir. La porte se referme dans mon dos d'un coup bref. Je me retourne d'instinct ; la serrure est massive, en laiton, la clé fichée dedans comme une langue de métal. Julia ne la touche pas, pourtant j'entends très distinctement le verrou qui coulisse.

Un cliquetis sec.

Le cœur me fait un léger écart.

Dans l'ombre du vestibule, une petite silhouette se découpe. Une fillette, neuf ans peut-être. Des cheveux bruns tombant droit sur les épaules, une frange trop longue qui frôle les sourcils. Elle tient une poupée contre elle, une poupée dont la tête manque. Le tronc de plastique jaillit du col de la robe comme une tige coupée. Les yeux de la petite sont d'un brun si sombre qu'ils paraissent noirs. Elle me regarde. Longtemps.

— Voici Lina, dit Julia.

Je lui souris. La fillette reste immobile, mais ses doigts serrent un peu plus la poupée. Je m'accroupis pour me mettre à sa hauteur.

— Bonjour, Lina. Je suis Camille. Je viens t'aider, si tu veux bien.

Elle ne répond pas. Sa bouche esquisse une moue inquiète, pas vraiment un refus, pas encore. Elle glisse un pas en arrière, jusqu'à frôler le manteau de son père. Je me relève, me sens soudain trop grande, trop bruyante pour cette maison qui parle à voix basse.

Le hall est vaste, plafonds hauts, carreaux de ciment usés en damier. À gauche, un escalier monumental, rampe en bois sombre, marches patinées au milieu. À droite, une enfilade : un salon avec un feu qui couve, une salle à

manger où la table est dressée de nappes lourdes aux plis nets, une porte close qu'un tapis épais menace d'engloutir.

— Je vais vous montrer votre chambre, dit Julia. Vous devez être fatiguée.

Je le suis. La route, la pluie, la tension dans mes épaules qui n'a pas lâché depuis la gare. J'emboîte le pas. Les portraits fixés sur le mur le long de l'escalier me suivent du regard : hommes de trois-quarts, dames au col haut, enfants raides sur des fauteuils trop grands. Des ancêtres, je suppose. Ou des étrangers achetés pour remplir des murs. On a déjà vu des familles s'inventer un passé avec des visages d'inconnus. Ce genre de pensée m'arrive quand je suis nerveuse : je brode sur ce que je ne sais pas.

Ma chambre donne sur le jardin. Lit simple, drap blanc tiré à quatre épingles, couverture grise pliée avec soin au pied. Une commode à trois tiroirs, un secrétaire qui a dû connaître des lettres d'un autre temps, et une chaise dont le coussin a perdu sa forme. La fenêtre a un rebord assez large pour poser un livre ou un coude. Je m'en approche. Dehors, les statues s'alignent au fond du parc : des silhouettes couvertes de bâches grises, attachées avec des cordes. Un des paquets est fendu, la bâche bouge, un pan tombe à demi, et j'aperçois, dessous, la courbe d'un visage de pierre, cassé net au niveau du front.

— On rénove, dit Julia à ma gauche, comme s'il avait deviné où portait mon regard.

J'acquiesce. Dans le coin de la pièce, il y a une table de nuit. Sur le bois, un cercle bleu, tracé au crayon gras. Pas un rond d'eau, non, une couleur, volontaire, appuyée.

Pour détendre l'atmosphère, je lui demande si c'est Lina qui dessine partout.

— Elle rêve beaucoup, répond-il.

Il ne sourit pas. Il n'en a pas l'habitude.

— Les règles sont simples, ajoute-t-il. Le rez-de-chaussée : salon, cuisine, buanderie. Votre chambre ici. Celle de Lina au bout du couloir. La mienne, en face.

Il marque une pause, regarde mes mains, mon manteau trempé, mon sac.

— La bibliothèque est fermée à clé. J'y travaille. Je préfère qu'on n'y entre pas.

Il dit *préférer*, mais c'est un ordre. Son regard tremble d'un reflet d'acier.

— D'accord.

Lina a glissé la tête par l'entrebâillement. Elle me regarde, puis regarde le cercle bleu sur la table de nuit. Sa main se referme sur le tronc de la poupée si fort que ses doigts blanchissent.

Je lui demande si elle aime dessiner.

Elle hoche la tête.

— Qu'est-ce que tu dessines ?

— Des choses que je vois quand je dors.

Elle dit cela si simplement que j'en oublie ma question suivante.

Le dîner est silencieux. Julia mange peu, boit du thé noir. Lina trempe une tartine dans une soupe claire, ne relève pas les yeux. Je tente des phrases neutres, des questions qui n'ouvrent pas les cicatrices. On me répond poliment sans m'inviter à m'asseoir au bord du secret. Il y a des familles comme ça : elles aiment qu'on passe, qu'on arrange, qu'on efface les traces, pas qu'on demande *pourquoi*.

— Vous avez beaucoup de travail ?

— Assez, me dit-il en retour.

— Vous êtes dans quoi ?

— Des dossiers.

Je n'insiste pas. Lina lève soudain la tête, ses yeux dans les miens.

— Il ne faut pas ouvrir la boîte, murmure-t-elle.

La cuillère de Julia s'arrête à mi-chemin. Son regard glisse vers sa fille, puis revient sur moi. Il ne dit rien. Il n'a pas besoin.

Je sens quelque chose d'invisible se déplacer entre nous, comme un courant d'air sans fenêtre ouverte.

Après le repas, je propose la vaisselle. L'évier donne sur la cour. Le carreau a ce voile de graisse qu'on passe au chiffon sans l'enlever jamais tout à fait. Ma main bouge sur l'assiette, mécanique, pendant que mon oreille écoute les bruits de la maison : un craquement dans la charpente, une porte qui respire, la pluie qui revient par bouffées.

Dans la poubelle, un papier froissé dépasse. Je ne devrais pas, mais le geste est

plus rapide que la morale. Je tire le papier. Des mots griffonnés à la hâte, en lettres capitales : *Il ne s'arrêtera pas tant qu'il n'aura pas la boîte.*

J'ai envie de le remettre dans la poubelle, de prétexter n'avoir rien vu. À la place, je le replie, le glisse dans la poche de mon jean. Je me déteste pour ça. Je me connaît aussi. La curiosité, chez moi, n'est pas une qualité. C'est un mécanisme.

Quand je reviens au salon, Lina dessine au sol, couchée sur le ventre, la langue entre les dents. Elle utilise trois crayons seulement : un noir, un rouge brique, un bleu profond. Sur la feuille, un caillou bleu occupe le centre. Autour, des oiseaux, des corbeaux aux ailes ouvertes, les pattes fines dessinées en bâtons.

Je lui demande en m'accroupissant ce que c'est.

Elle ne me regarde pas.

— Il est à nous, dit-elle.

— À toi ?

— À nous.

Je ne sais pas si *nous* veut dire elle et son père, elle et moi, elle et quelqu'un d'autre. Je cherche le regard de Julia. Il s'est levé.

— Il est tard, dit-il. Lina, au lit.

La fillette se lève sans discuter, ramasse ses crayons, récupère sa feuille. J'aperçois alors, sur le papier, un détail que je n'avais pas vu : dans le bleu du caillou, elle a creusé un cercle plus clair, comme un œil.

Dans le couloir, la veilleuse dessine un halo jaune au pied du mur. J'aide Lina à tirer sa couette. Sa chambre sent la térébenthine et la craie. Les murs sont couverts d'arbres dessinés à même la peinture, des troncs qui montent jusqu'au plafond, des branches qui s'entrelacent. Sur la table, la poupée sans tête est allongée comme un patient.

— Elle s'appelle Margot, dit Lina sans que j'aie posé la question. Elle a perdu ses yeux.

— On peut les recoudre ?

— Elle ne veut pas. Elle dit qu'elle voit mieux comme ça.

Je m'assois au bord du lit. Ça me prend d'un coup : une envie d'embrasser ses

cheveux, d'empêcher le monde d'approcher de cette peau d'enfant. Je me retiens.

— Tu veux que je laisse la porte entrouverte ?

— Oui.

— Et la vieilleuse ?

— Elle s'allume toute seule, dit-elle.

Je souris.

Quand je ferme doucement la porte, quelque chose craque à l'étage. Un bruit net, comme une planche qu'on écrase sous un pied. Julia relève la tête.

— Je vais voir, dit-il.

J'aurais dû dire : non, laisse. J'aurais dû proposer de monter avec lui. À la place, je reste là, immobile, la main sur la rambarde, à écouter ses pas s'éloigner.

Une minute. Deux. Trois. La maison retient son souffle.

Je finis par monter. Mes pieds cherchent la partie creuse des marches. Au bout du couloir, la porte de la bibliothèque. Elle est fermée, comme il l'a dit. Pourtant, j'entends derrière les panneaux de chêne un bruissement, très léger, à la limite de l'imaginaire, comme des pages que le vent tournerait.

— Julia ?

Ma voix ne sonne pas fort.

Silence.

Je tends la main vers la poignée. La clé a laissé sur le métal une empreinte de graisse. J'y vois le reflet flou de mon visage. On dirait que j'ai deux paires d'yeux.

— La bibliothèque est interdite.

Sa voix, juste derrière moi. Je sursaute, me retourne. Il est à un mètre, immobile, les mains vides.

— Je... je voulais vérifier que tout allait bien.

— Tout va bien.

Il ne sourit pas. Il ne se met pas en colère non plus. C'est pire. Son regard glisse une seconde vers la porte, puis revient sur moi. Je m'éloigne.

En redescendant, quelque chose brille sur le tapis. Une petite chose noire, allongée. Je me baisse. C'est une plume, une plume de corbeau, lustrée, parfaitement intacte. Je la tourne entre le pouce et l'index. Elle est tiède.

— D'où ça vient ?

Je n'attendais pas de réponse. Je n'en reçois pas.

Il se fait tard. Julia débarrasse les tasses de thé sans bruit. Il a ces gestes d'homme qui a vécu seul trop longtemps : précis, économes, silencieux.

— Vous avez des voisins ? demandé-je pour faire quelque chose de mes mots.

— Loin.

— Vous sortez souvent ?

— Pas cette semaine.

Lina tousse dans sa chambre. Il y a dans ce son une manière de gratter le fond de la gorge, un geste retenu. Julia ne bouge pas. Il écoute. Il sait les types de toux. Moi aussi. Les aidants connaissent ces choses, même sans formation : les respirations trop rapides, les voix qui traînent, les silences qui pèsent.

La nuit s'installe comme une tente qui retombe d'un coup sur le toit. J'éteins. Je remonte. Dans ma chambre, j'ouvre la valise, je range pour ne pas penser. T-shirt dans le tiroir, trousse de toilette alignée, carnet posé sur le secrétaire. Le cercle bleu sur la table de nuit me nargue. Je passe le doigt dessus ; le pigment s'efface un peu, tache la pulpe de mon doigt d'une poussière légère.

J'écris *demain* sur la première page, sans plus de précision.

Quand j'éteins, mes yeux restent ouverts. La pluie reprend. Le vent se met à frôler la façade en chuintant, puis à gifler les volets à intervalles irréguliers. Un cliquetis court le long de la gouttière, nerveux. Je finis par m'endormir d'un sommeil de surface, qui laisse tout passer : un pas, un soupir, un glissement.

Je ne sais pas quelle heure il est quand je me réveille en sursaut. J'ai rêvé que quelqu'un m'appelait. Un prénom soufflé derrière l'oreille. *Camille*. Je reste immobile, à écouter. Mon cœur bat trop vite. Je tends la main vers la lampe de chevet sans allumer.

Au rez-de-chaussée, un bruit sourd. Pas un coup de vent. Pas un meuble. Un bruit de verre qui se brise, étouffé comme si quelqu'un avait mis la main par-dessus. Je me lève. Mes pieds cherchent mes chaussures à tâtons. Je sors dans le couloir. La veilleuse éclaire une bande jaune le long du mur. Lina dort, je